L'hiver dans la steppe russe

PAR COMPARAISON AVEC LE NOTRE

En septembre, la moisson est terminée dans la Petite-Russie, les champs disparaissent sous les lourdes gerbes dorées.

Et voici le mois de janvier ! Les fleuves sont enchaînés par la glace, les steppes du Midi sont blanches comme les toundras de la Sibérie. Des nuages chargés de neige arrivent de l'Ouest, recouvrent les "kourgani" (tertres funéraires) et comblent les ravins.

Un ouragan arrive de l'Est et, avec un horrible sifflement, soulève des vagues de neige. Fils libre de la steppe, il s'était habitué à vivre avec les hordes nomades ; il n'y a pas longtemps il faisait bon ménage avec les Tatars et les Cosaques ; il aime l'espace, et, comme un brigand, se jette sur les habitations et les richesses amassées par le travail ; il les dévaste, les éparpille, les sème au loin, jusqu'à ce que, lassé de son propre effort, il aille plus avant déverser sa rage inassouvie...

Le Petit-Russien, accoutumé aux incursions de ce terrible nomade, le seul qui subsiste encore dans la steppe, vaque à ses affaires sans s'inquiéter de ses coups ; mais si le moujik enfermé dans sa maison bien close peut mépriser le "bouran", il n'en est pas de même de l'isvostchik, surpris dans ces parages déserts par la rafale.

M. Aksakoff nous a laissé le récit tragique de la mort affreuse qui guette les malheureux voyageurs vaincus dans leur lutte contre le terrible élément :

"Un ciel sans nuage qu'un léger brouillard transparent voile d'une gaze fine ; pas un souffle sur les plaines revêtues de neige ; un soleil rouge descend de l'horizon bas d'hiver, et déjà, vers le couchant, un froid cruel de janvier enchaîne la nature, embrassant tous les êtres vivants d'une étreinte cuisante et douloureuse. Une petite caravane de traîneaux chargés de marchandises glisse par un chemin vicinal, ou plutôt sur un sillon fraîchement tracé dans ce désert de neige. Les patins des traîneaux grincent avec un son perçant désagréable aux oreilles inaccoutumées. Mais les moujiks, enveloppés de demi-pelisses de peau tannée, de touloupes ou de longues vestes de drap épais, et la tête couverte d'un capuchon de Bach-Kir, courent gaiement autour de leurs véhicules.

"Ils sautent, lutinent entre eux, par espièglerie se font mutuellement rouler dans les fossés qui bordent le chemin, égayant la route par de joyeux lazzis. C'est ainsi que les isvostchiks russes dégourdissent leurs membres et leur esprit pendant les grands froids."

Cheminant d'un bon pas mesuré, la caravane entre dans un petit bois de bouleaux, le seul simulacre de forêt dans cette vaste steppe : spectacle à la fois douloureux et admirable.

Les jeunes arbres courbés en arcs inégaux semblent s'efforcer de dégager leur souple cime des monceaux de neige qui pèsent sur elles. Les plus vieux troncs à demi brisés se hérissent, et d'autres, fendus en deux moitiés, gisent sur le sol ; on croirait qu'un ouragan ou que la foudre a passé sur leurs têtes.

"Regardez ! Quel génie de la forêt les a tordus comme ça ? demande un jeune moujik.

—Ce n'est pas le génie de la forêt, c'est le givre ! dit un isvostchik : regarde la masse énorme, qui s'est collée à toutes les branches, c'est un poids mortel ; sous le givre il y a une couche de glace épaisse comme mon bras. Cela ne se voit pas tous les ans, et c'est le présage d'une bonne récolte."

Mais le vieux, qui, depuis un moment regardait autour de lui avec une attention anxieuse, dit :

"Assez bavardé, frères, nous avons encore du chemin à faire jusqu'au refuge, la nuit est proche, montez sur les traîneaux et fouettez les chevaux."

Tous obéirent sans dire mot à la voix sévère du vieux, assagi par l'expérience, et dont le regard observateur, sous la sérénité et le rayonnement d'une belle journée, pressentait la tempête.

Tous furent un peu saisis de crainte, sans toutefois remarquer aucun signe alarmant. Le ciel était toujours clair et le calme régnait sur la campagne ; cependant, des bandes de coqs de bruyère sortaient précipitamment de leur retraite favorite pour chercher un abri dans les endroits couverts ; les chevaux reniflaient, hennissaient et semblaient échanger des avis ; un nuage blanchâtre, gros comme la tête d'un monstre géant, surgissait à l'Est, d'où s'élevait en même temps un petit vent glacial.

En se baissant vers la terre, on aurait pu remarquer que l'immense plaine de neige se couvrait d'un imperceptible frisson de mauvais augure.

Les caravanes qui n'en sont pas à leur coup d'essai connaissent ces pronostics ; elles s'empressent de chercher le plus court chemin pour gagner un refuge quelconque, et malheur aux novices qui se sont attardés dans ces endroits déserts, où l'on peut parcourir des dizaines de milles sans rencontrer une habitation !

C'est dans cette situation que se trouva la caravane de blé qui, cheminait si gaiement, composée de dix-huit traîneaux conduits par dix isvostchiks.

Bien que le vieux eût remarqué à temps l'approche du "bouran", il y avait encore loin jusqu'au prochain refuge, et les chevaux étaient fatigués...

Le nuage blanc grandissait et s'étendait avec une rapidité vertigineuse, et lorsque les derniers rayons du pâle soleil s'éteignirent ,une immense nuée de neige recouvrait déjà une partie du ciel et parsemait le sol de plumes blanches.

Déjà la steppe bouillonnait, déjà dans les bruits du vent on distinguait des plaintes lointaines d'enfants ou des hurlements de loups affamés.

Un océan de poussière de neige tournait de tous côté, se tordant en serpent, étouffant tout ce qu'il embrassait.

"Nous sommes en retard, frères ! cria le vieux, stop ! à quoi bon tourmenter pour rien les chevaux ? marchons au pas. Peut-être ne perdrons-nous pas notre chemin, et alors nous serons sauvés.

"Petrovitch, continua-t-il en s'adressant à un moujik vigoureux et d'un certain âge, que ton char passe le dernier, ton "gniedko" (cheval) n'est pas vif, mais il est tenace ; il ne se découragera pas, et toi, tu ne t'endormiras pas. Veuille bien à ce que personne ne reste en arrière ou ne s'écarte de la route. Moi, je marcherai en tête."

Ainsi fut fait, et le vieillard, après avoir dit une prière, s'adressa à son cheval d'une voix triste et ferme :

"Plus d'une fois, mon sierko, tu m'as tiré d'embarras, sauve-moi encore cette fois, ne t'égare pas."

Le blanc nuage de neige couvrait tout le ciel ; la nuit tomba subitement, et le "bouran" survint avec une rapidité vertigineuse, balayant la neige de la steppe et la secouant dans l'air, comme des plumes d'édredon, jusqu'au ciel.

Une obscurité blanche, mais aussi impénétrable que la plus noire nuit d'automne, couvrit tout le désert ; la terre, le ciel et l'air s'embrouillèrent, se confondirent, formèrent un océan bouillonnant de poussière de neige. qui collait les paupières, coupait la respiration, rugissait, sifflait, hurlait, gémissait, battait, tournait de tous côtés de bas en haut, se tortillait en serpent, étouffant tout ce qu'il embrassait.

Devant une pareille tourmente, l'homme le plus vaillant perd courage, le sang se fige, non par l'effet du froid, sensiblement diminué par le "bouran", mais par celui de la peur. L'homme perd la mémoire, la présence d'esprit et s'affole, et c'est la principale cause des désastres et du nombre des victimes.

La caravane traîna longtemps ; la route s'obstruait de plus en plus sous les tas de neige ; à tout instant, les chevaux perdaient pied ; les hommes, enfoncés dans la neige jusqu'à la ceinture, dépensaient tous leurs efforts pour se dégager.

L'ancien voyait tout cela, et bien que son sierko, qui frayait le chemin, sût encore bien tirer ses jambes de la neige, le vieillard fit signe à la caravane de s'arrêter.

"Amis, dit-il en rassemblant autour de lui tous les moujiks, il n'y a rien à faire. Abandonnons-nous à la volonté de Dieu, et passons la nuit ici ; dételons nos chevaux, attachons ensemble les timons, jetons dessus les bâches et restons dessous comme sous une tente, en attendant le jour et l'aide des bonnes gens. Qui sait ? peut-être ne périrons-nous pas tous !"

Le conseil était étrange et effrayant, et pourtant, il présentait l'unique chance de salut ; les jeunes ne la trouvèrent pas de leur goût.

"Voyons, viens, dit l'un d'eux dont le cheval était encore dispos. Parce que ton sierko ne marche plus, faut-li que nous crevions avec toi ? Tu es vieux, tu as assez de cette vie; mais nous, nous voulons encore vivre. Il y a sept verstes à peine jusqu'au refuge, allons, continuons, frères ! Que le vieux reste avec ceux dont les chevaux sont fourbus, et demain nous reviendrons ici et nous les déblaierons."

En vain, le vieux certifia-t-il que son sierko était le plus fort de tous ; en vain Pétrovitch et d'autres moujiks le soutinrent-ils dans ses déclarations, six isvostchiks se séparèrent de la caravane et continuèrent leur route.

Le "bouran" augmentait de violence d'heure en heure ; il dura toute la nuit et la journée du lendemain, coupant toute communication.

Les ondulations de ces vagues de neige persistent plusieurs heures après que le ciel s'est rasséréné.

Une seconde nuit passa, le vent s'apaisa, la houle neigeuse se calma, et la steppe présenta l'aspect d'une mer courroucée aux vagues pétrifiées. Le soleil éclaira cette plaine blanche, et les voyageurs qui s'étaient garés pour laisser passer la tourmente reprirent leur route.

Sur le chemin que suivit notre caravane, une autre revenait à vide, lorsque tout à coup le conducteur du premier traîneau remarqua des brancards qui sortaient de la neige.

Les moujiks examinèrent minutieusement cette immense meule blanche et constatèrent qu'une légère vapeur montait de la neige autour des timons.

Ils comprirent aussitôt qu'il y avait dessous des hommes enfouis.

En un clin d'oeil, ils commencèrent le déblaiement et découvrirent le vieux Pétrovitch, et encore deux de ses camarades ; tous étaient dans un état de somnolence analogue à celui de la marmotte dans son gîte d'hiver. La neige avait fondu autour d'eux, et il faisait chaud, relativement à la température ambiante.

Les sauveteurs s'empressèrent d'emmener ces déterrés au refuge, qui, en effet, n'était pas trop éloigné.

L'air vif les réveilla : ils remuèrent, ouvrirent les yeux, tout en restant encore étourdis et inconscients. Avant de les porter dans la maison, on les frictionna avec de la neige, et, après leur avoir fait avaler quelques gouttes d'eau-de-vie, on les étendit dans des lits bien chauds.

Quelques heures plus tard, ils revinrent à eux et déclarèrent qu'ils ne ressentaient aucun malaise.

Quant aux téméraires qui n'avaient pas voulu suivre les conseils du vieux, on ne retrouva leurs cadavres qu'au printemps, en des endroits différents et dans des postures diverses. Le premier découvert était assis et appuyé contre le mur même du refuge. Les imprudents n'avaient pas tardé à perdre leur chemin en le cherchant à tâtons dans la neige. Ils s'étaient égarés et bientôt, saisis par le froid, ils périrent misérablement jusqu'au dernier.

VULGARISATOR.